

Bulletin du Prieuré Saint-François-de-Sales

APOSTOL

Février 2025 - N° 193

Rouergue, Languedoc et Roussillon

EDITORIAL

par l'abbé Louis-Marie Berthe

Assurer l'avenir

Publié récemment, le bilan démographique de la France en 2024 est préoccupant : 663 000 naissances seulement : un chiffre qui n'a jamais été aussi faible depuis 1946. Quant au nombre d'enfant par femme (1,62), il atteint son plus bas niveau depuis 1919, quand le pays sortait tout juste de la première guerre mondiale.

Si ces chiffres sont de toute évidence à mettre en lien et à expliquer avec le nombre d'avortements en France (plus de 240 000 pour la seule année 2023) ainsi qu'avec la destruction progressive – dans la législation comme dans les faits – du mariage et de la famille, ils relèvent aussi, et plus profondément encore, d'une mentalité de confort, dans laquelle les intérêts matériels et immédiats prennent le pas sur la dimension spirituelle et le sens du bien commun. On pense à ce que va coûter un enfant mais on méconnaît la richesse inestimable – matérielle, humaine, surnaturelle – que représente l'arrivée d'une nouvelle vie au foyer. « La vie vaut plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement » enseigne Jésus-Christ. On regarde aux difficultés prochaines, objectives certes, auxquelles on va être confronté, mais on cesse de méditer sur l'immense Providence de Dieu qui pourvoit aux besoins de tous, spécialement de ceux qui lui accordent sa confiance ; on calcule à l'aune de son bien-être sans penser davantage au bien commun de la famille, de tout un pays. Égoïsme et pusillanimité : telles sont les racines du mal de la dénatalité ; les causes morales individuelles de cette maladie sociale, dont souffre notre pays.

Qu'on le comprenne bien : il ne s'agit pas ici de juger des choix personnels des uns et des autres, puisque ces décisions relèvent d'éléments circonstanciels singuliers, divers et variés qui échappent toujours, sinon pour une grande part, au regard extérieur. Mais il s'agit de dénoncer un état d'esprit général et ambiant qui influe, plus ou moins, et souvent inconsciemment, sur nos choix personnels ; une mentalité qui gagne malheureusement du terrain jusque dans les familles catholiques.

Dans un discours prononcé devant la fédération italienne des associations de familles nombreuses le 20 janvier 1958, le pape Pie XII remarquait pourtant que « dans le monde civil moderne, la famille nombreuse vaut en général, non sans raison, comme témoignage de la foi chrétienne vécue ». Car la vie chrétienne affaiblit l'égoïsme humain en prônant la charité, cet amour divin prêt à aller jusqu'au sacrifice de soi ; elle combat également la pusillanimité (petitesse d'âme) en élargissant nos vues trop humaines et trop inquiètes par la lumière de la foi et la conviction de la toute-puissance de Dieu.

ET NOS CREDIDIMVS CARITATI

Le mot du fondateur

Les hommes devraient être profondément religieux, c'est-à-dire vrais : rechercher le service de Dieu, rechercher l'union à Dieu, rechercher et vivre dans la pensée de Dieu, tout en accomplissant leur travail de tous les jours, leur travail quotidien, mais ils devraient être pénétrés de cette idée de Dieu comme s'efforcent de l'être les moines qui sont dans leur monastère. Ce sont des choses extraordinaires… les moines, les moniales, les religieux apparaissent dans le monde presque comme anormaux, alors que ce sont eux qui vivent dans la justice et dans la sainteté, qui vivent normalement, comme devraient vivre tous les hommes ! Tous les hommes devraient vivre comme cela. Tous les hommes devraient vivre comme des moines – non pas qu'ils ne puissent pas se marier, ce n'est pas la question – mais ils devraient vivre en Dieu, pour Dieu, comme de saintes gens.

Mgr Lefebvre

Éduquer au beau

« Regarde ça comme c'est beau ! » Éduquer les enfants à la beauté n'est ni secondaire, ni superflu. Puisque Dieu n'est pas seulement le Bien suprême, mais aussi la Beauté absolue, l'éducation vers Lui et le bien est inséparable d'une éducation au Beau.

La destinée des enfants, comme la nôtre, est la vision de Dieu. Voir Dieu tel qu'Il est, « bien suprême et beauté absolue » (Pie XII) ; le contempler, voilà le bonheur sans fin auquel nous aspirons. Dieu Vérité suprême nous attire surtout par ce qu'il a d'aimable, de bon et de beau. L'Écriture ne dit-elle pas de Jésus qu'il est « le plus beau des enfants des hommes ? ». Plus on possède la faculté de contempler, plus on est heureux ; cultivée dès l'enfance, elle est une aide puissante pour mieux croire et mieux aimer. « La beauté, comme la vérité, c'est ce qui met la joie au cœur des hommes » (Pie XII).



Le beau est lié au vrai, mais aussi au bien, et donc à la morale. Avoir le sens du beau ne remplace pas l'éducation morale, mais il la rend plus efficace ! Ainsi, d'un côté, l'évocation du beau touche notre être tout entier, sensible, spirituel et intellectuel, car il possède une véritable puissance d'attirance ; il faudra donc l'utiliser pour favoriser le choix du bien par opposition au mal. Avoir le goût du beau aidera votre enfant à avoir le goût du bien. À l'inverse, l'évocation de la laideur nous touche aussi tout entier, car elle exerce une puissance de répulsion, à utiliser pour favoriser la fuite du mal, le dégoût pour tout ce qui est laid et malsain.

Quand nous pensons beauté, nous pensons souvent peinture, sculpture, musique…Si le beau était tout entier exprimé dans les œuvres d'art, il mériterait déjà de retenir toute notre attention d'éducateurs. Mais ce n'est qu'une partie de ce qui est beau. Le langage courant utilise diversement le mot « beau » : beau bouquet, belle dame, mais aussi belle angine, beau menteur…pas pour admirer l'angine ou imiter le menteur, mais pour signifier la vérité, la plénitude, le caractère achevé et exemplaire de ce qui est considéré ! Sans plénitude de l'être, pas de beauté, même s'il peut y avoir du joli à première vue, du beau en surface…

Nos habitudes de langage traduisent aussi une autre intuition : l'universalité du beau. En effet, nous ne qualifions pas de beau uniquement les choses sublimes, comme un spectacle ou un paysage, mais aussi des choses humbles, comme un regard, un sourire, un oiseau...

Les manifestations du beau sont multiples, variées et de degrés divers. Elles sont tantôt **d'ordre sensible**, comme un paysage grandiose (« beau ça Papa, beau ça Maman ») ou un tableau de maître, d'où l'importance des visites culturelles pour former le goût de l'enfant par les œuvres d'art. Tantôt, elles sont **d'ordre moral ou spirituel**, comme une bonne action ou un pardon donné ; d'où l'intérêt de veiller à leur enseigner l'histoire avec ses grands moments, ainsi que les vies de saints qui mettront sous leurs yeux des exemples de grandes vertus. Tout cela les tirera vers le haut en leur donnant l'envie d'en faire autant, le goût de l'effort et de ce qui grandit, et contribuera à leur donner de rejeter au contraire tout ce qui est veule et pousse à la médiocrité.

Éduquons à une admiration critique qui sait juger pour distinguer et hiérarchiser les genres et les degrés de beauté ; en comparant ce qui est comparable, il verra « là où il y a le plus, là où il y a le moins » de beauté. Il apprendra la fausseté du « tout se vaut », et à juger d'abord selon l'objet, et pas selon ce qu'il ressent et lui plaît immédiatement. Pour cela, demandons-lui de justifier son jugement.

Votre enfant est capable de s'émerveiller, mais il est nécessaire de développer sa capacité d'observation en la guidant. De même que nous aidons un enfant à évoluer dans « sa façon de parler et de se comporter », nous devons nous impliquer dans « sa façon de regarder ». Car c'est par ses yeux qu'il fait connaissance avec son environnement et qu'il fait ses premières expériences. Sa vue lui sert alors à se socialiser et à se protéger des dangers qui le menacent. Privilégions les promenades à pied et prenons le temps avec lui d'admirer un torrent ou un sommet, d'observer les vagues, les reflets d'un ruisseau, les couleurs des fleurs... Profitons de ce qu'il aime les animaux pour découvrir ensemble, à travers leurs forces et leurs fragilités, ce qu'est la vie. Dépassons ce côté purement humain, pour le revêtir d'une dimension supérieure, imbibée de la présence de Dieu, en remontant des créatures au Créateur. Faisons-lui découvrir le patrimoine chrétien. Le beau sous toutes ses formes le rapprochera de Dieu. Apprendre à voir, c'est apprendre à aimer.

SCRUTER LES ECRITURES

par l'abbé Louis-Marie Berthe

Nathanaël sous le figuier

Il n'apparaît que dans l'Évangile selon saint Jean (Jn 1, 45-52 ; Jn 21, 2). Originaire de la ville de Cana en Galilée, c'est l'apôtre Philippe qui lui parle pour la première fois de Jésus – « Nous avons trouvé celui dont Moïse a écrit dans la Loi ainsi que les Prophètes » – et l'encourage à venir le rencontrer. Et à peine l'a-t-il vu venir à lui que Jésus en fait l'éloge – un fait unique parmi les disciples – « Voici vraiment un Israélite, en qui il n'y a nul artifice ». Cela signifie qu'il était de la descendance d'Abraham par le sang mais aussi par l'esprit à cause de sa fidélité à la Loi de Moïse.



Demandant sur quoi cet éloge était fondé, Nathanaël s'entend dire de la bouche de Jésus cette parole énigmatique : « Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu ». Si on retient l'explication selon laquelle le figuier est, pour les Juifs de l'époque, l'arbre de la connaissance du bien et du mal, l'expression « être sous le figuier » pourrait désigner une personne qui consacrait sa vie à l'étude des saintes Écritures.

Comprenant alors que Jésus avait une connaissance intime et inexpliquée de lui, Nathanaël reconnaît aussitôt que Jésus est le Messie annoncé par les prophètes : « Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël ».

Il est souvent assimilé à l'apôtre Barthélémy, lequel est toujours associé à Philippe dans les listes d'apôtres. Comme c'était l'usage pour les notables de l'époque, un même personnage usait de deux noms différents selon le milieu où il évoluait : « Bar Tolomai » est la prononciation araméenne d'un patronyme grec signifiant « fils de Ptolémée », alors que Nathanaël - « Dieu a donné » - est un nom hébreu. Mais tous ne voient pas en lui Barthélémy : saint Augustin par exemple estimait Nathanaël trop savant dans la Loi pour que Jésus ait voulu l'admettre au nombre de ses apôtres. Quant à Épiphane de Salamine, il voyait en Nathanaël le compagnon de Cléophas marchant sur la route d'Emmaüs le soir de la Résurrection. Apôtre ou non, il est en tout cas la figure du vrai Juif qui a très vite reconnu en Jésus l'accomplissement des Écritures.

COMPRENDRE LA LITURGIE

par l'abbé Lionel Héry

L'observance liturgique

Comprenons bien qu'il y a des degrés dans l'obligation d'accomplir les cérémonies du culte divin, selon que nous sommes baptisés ou non, prêtres ou laïcs, en privé ou en public, selon la rubrique des rites catholiques ou selon la piété personnelle de tout un chacun. On voit d'emblée qu'il est impossible de tout ramener à un seul niveau d'importance.

C'est ainsi que – pour prendre un exemple – le chapelet que les fidèles prient avant la grand-messe du dimanche n'est nullement soumis à la moindre obligation ou règle, ne faisant pas partie de la liturgie. Cette prière relève de la coutume paroissiale encouragée et cadrée par le curé du lieu : n'y cherchons pas de rubrique. Elle s'appelle **prière privée**, elle est libre (restant saufs la révérence intérieure et le bon ordre extérieur).

La liturgie est **la prière publique** de l'Église, elle est obéissance. « Il n'est pas vrai, comme le répète la légèreté mondaine, que la manière extérieure d'honorer Dieu soit indifférente et facultative. Pour être agréables à Dieu, les cérémonies doivent s'exercer suivant les prescriptions de Dieu même ou de ses ministres : de là le rit » (Mgr Gaume, Persév. vol 7 p. 6). « On appelle rit un usage ou une cérémonie selon l'ordre prescrit. Le mot rit vient du latin *rite* ou *recte,* qui veut dire ce qui est bien fait, ce qui est conforme à l'ordre ». La liturgie – dont le mot vient du grec « œuvre publique et parfaite » – consiste à observer le rit dans l'accomplissement du service divin.

La liturgie est confiée au sacerdoce ; c'est **le prêtre** qui a l'obligation d'observer le rit, à commencer par celui de la messe, qui est la liturgie suprême. Dans les livres liturgiques, le texte qui indique comment accomplir le rite est imprimé en rouge, d'où son nom de *rubrique*. Les fidèles ne sont pas soumis aux rubriques, car ils n'accomplissent pas les cérémonies.

Toutefois quand **les fidèles** vont communier, ils sont tenus de respecter un rit : une génuflexion, se mettre à genoux au banc de communion, recevoir l'hostie sur la langue. Il en est de même pour les autres sacrements qu'ils reçoivent. Ces choses-là ne sont pas libres et laissées au caprice de chacun. Imaginez un (ou une) fidèle qui entre dans l'église et transforme le rit de la génuflexion en autre chose : une prostration jusqu'à terre, ou une génuflexion 'méditée', ou tout autre improvisation. Il y a là erreur, car ce qui honore Dieu, c'est le respect du rit.

Communier pour souffler le feu

Le sacrement de l'Eucharistie est une nourriture que nous demandons à notre Père du Ciel de recevoir quotidiennement. Il a pour effets dans l'ordre spirituel tous les effets qu'a la nourriture dans l'ordre matériel : nous sustenter, nous faire grandir, réparer nos forces et nous délecter.

Lorsque nous faisons une activité physique, nous « brûlons » des calories qu'il faut récupérer, ce qui est réalisé en mangeant. D'un point de vue spirituel, les péchés véniels diminuent la charité ; la concupiscence « brûle » notre amour de Dieu qui paradoxalement se refroidit. En mangeant ce pain quotidien « pour remédier à la faiblesse quotidienne », comme l'affirme saint Ambroise, nous augmentons en nous la ferveur de la charité, nous réparons nos forces. Le Concile de Trente dit même qu'il n'est pas douteux que les péchés véniels soient remis et pardonnés par l'Eucharistie ; elle est ce remède qui nous permet de réparer chaque jour nos forces abimées par le péché véniel, et de lutter chaque jour efficacement contre les tentations à venir.



Il y a dans la nourriture de quoi lutter contre les maladies, les langueurs qui nous accablent. Or nous portons en nous les conséquences de la déchéance originelle, la concupiscence, les passions déréglées. Le contact avec la chair immaculée du divin Sauveur produit en nous un antidote puissant pour lutter contre nos défauts. Le Sang très pur de Jésus dépose en nous des germes de vertu qui se développent sous l'influence de la grâce. C'est dans ce Pain des Anges que les âmes éprises de pureté trouvent leur réconfort et puisent les « suaves et austères délices de la virginité ».

C'est parce que l'Eucharistie est une nourriture qu'elle ne remet pas de soi les péchés mortels : pour pouvoir manger, il faut être vivant. Une âme morte ne peut pas se nourrir, or le péché mortel cause la mort de l'âme. De plus, l'attache au péché mortel est incompatible avec l'union au Christ. En revanche, pour les raisons déjà évoquées, l'Eucharistie préserve du péché mortel : une alimentation équilibrée permet à l'organisme de triompher des germes de mort ; la communion, nourriture vigoureuse, fortifie la vie spirituelle : « Le pain fortifie le cœur de l'homme », dit le psaume.

Enfin, lorsque nous communions, nous recevons l'auteur de la grâce lui-même, qui a dit « Celui qui me mange vivra par moi » ; et ce sacrement représente la Passion du Christ. Communier, c'est recevoir Jésus-Christ dans son état d'immolation, accomplissant son sacrifice qui le rend vainqueur du démon. C'est donc une arme puissante contre les assauts extérieurs. Quand nous communions, les démons tremblent, car Dieu tout puissant est nôtre, il met sa force, son tonnerre entre nos mains, nous sommes entourés de flammes divines qui mettent en fuite le démon et ses satellites, ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome : « Nous quittons cette table comme des lions, en soufflant le feu, devenus redoutables au démon. »

Notre véritable ennemi reste alors nous-même, car demeure le libre-arbitre et son inconstance : nous gardons – hélas ! – la possibilité de pécher ; une âme distraite par des péchés véniels auxquels elle s'attache s'empêche partiellement de goûter la douceur spirituelle dont Jésus voudrait l'envahir. Les défauts les plus ancrés étant ceux dont le reproche par un tiers nous serait plus difficilement supportable.

Nombreux sont les effets de l'Eucharistie qui n'ont pas été développés ici. Concluons en rappelant qu'il ne faut pas forcément attendre de la communion une grande ferveur sensible, l'essentiel est évidemment ailleurs, et bien plus élevé, c'est l'union avec Dieu qui est charité.

Saint Georges, évêque de Lodève

Saint Georges fait partie de ces saints qui ont tout de suite bien commencé, au sein d'une bonne famille, dans le diocèse de Rodez. Versé très tôt dans l'étude de la littérature et de la théologie, il devint bientôt « plus érudit même que ses maîtres ». Sa science n'avait d'égale que sa vertu, le tout rehaussé par une grande modestie.

Le désir d'une vie plus parfaite ne tarda pas à se faire jour dans cette belle âme, et il alla frapper à la porte du monastère de Sainte-Foy de Conques. Continuant à croître en âge et en vertu en suivant la règle de Saint Benoît, il y fut ordonné prêtre.

C'était l'époque des invasions normandes et le monastère n'échappa point à la furie des hommes du Nord, vers 862 ; quittant un champ de ruines, les religieux qui purent s'en sortir avec leur père abbé s'étaient pour la plupart réfugiés à Toulouse, sous la protection de Raymond, également comte de Rodez. Un peu plus tard, Raymond fonda un monastère à Vabres, à la tête duquel il plaça le père abbé de Conques ; il lui adjoignit Georges, qui semblait le plus à même de faire régner l'esprit de saint Benoît dans cette nouvelle communauté. Durant les quinze années qu'il passa dans cette fondation, les moines trouvèrent en lui l'exemple parfait de la régularité, de la douceur et de l'oraison. Modèle de pénitence, désintéressé et appliqué au travail, son nom fut vite populaire au-delà des murs du monastère.



Aussi lorsque le siège de Lodève se trouva vacant, c'est vers lui que se tourna spontanément le clergé de la ville pour prendre la place. Georges y termina sa vie, administrant son diocèse aussi saintement qu'il le put, accomplissant les devoirs de sa charge avec zèle. « Plein de jours et de mérites », il rendit son âme à Dieu vers l'an 884.

Il fut enseveli dans l'église Saint-Geniès, qui devint plus tard l'église Saint-Fulcran, du nom d'un de ses successeurs. Malheureusement, et comme ce fut le cas en trop d'endroits, après avoir saccagé la ville, les calvinistes jetèrent ses restes aux vents. Saint Georges est fêté le 19 février dans le diocèse de Rodez ; le 16 novembre dans le diocèse de Montpellier.

Considérations sur la sainteté et la vocation religieuse

On s'étonnera peut-être de ce que l'Église semble mettre sur un piédestal les chrétiens qui se sont sanctifiés dans la vie religieuse et les évêques qui ont régi leur diocèse avec une vertu consommée, mais laisse dans l'ombre tant de bons chrétiens qui se sont sanctifiés dans la vie laïque. Il n'y a qu'à ouvrir un missel au sanctoral pour le constater : la proportion de saints religieux par rapport aux saints demeurés dans le siècle est écrasante. Non pas qu'il fût impossible de devenir un saint en restant dans le monde, mais l'Église a toujours souhaité montrer la sainteté comme un idéal dont se rapprochent davantage et plus aisément ceux qui quittent le monde et s'attachent à suivre les conseils évangéliques : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, puis viens, suis-moi » (Matt. XIX, 21). Ces conseils correspondent aux trois vœux de religion, pauvreté, chasteté, obéissance.

C'est du reste parce qu'il y a de saints religieux que les laïcs sont entraînés à leur tour vers la sainteté. Le drame serait précisément qu'il n'y ait plus de vocations, parce qu'alors il n'y aurait plus de tendance vers l'idéal de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; les fidèles seraient par suite moins attirés vers la perfection. La vie du cloître n'est pas, ne sera jamais, celle du plus grand nombre, mais elle est celle qui, non contente d'attirer sur les âmes les bénédictions divines, leur donne de mieux vivre sous le regard de Dieu et d'exercer la vertu.

Dans les premiers siècles de l'Église, après l'ère des persécutions, les chrétiens désireux de perfection et ne pouvant plus offrir leur vie par le martyre, la vouèrent par l'isolement du monde et la pratique des conseils évangéliques. Ce fut le ferment de la civilisation chrétienne. Comme celle-ci n'est pas à réinventer, il semble bien qu'il n'y ait pas de troisième voie : pour semer des chrétiens, il nous faut des martyrs ou des âmes consacrées.

ECOLE SAINT DOMINQUE SAVIO DE FABREGUES

À la suite des Rois, dans la Foi !





Pour solenniser l'Épiphanie, tous les enfants étaient présents à la messe et ils se sont joints, à leur mesure, aux chants liturgiques pour honorer le Roi des rois. Mais tous attendaient aussi avec impatience la sortie, la montée sur les planches, pour présenter aux parents et aux fidèles du prieuré de larges extraits du théâtre d'Henri Ghéon. Nous avons parlé des Rois Mages, c'était l'occasion. Ils ont quelque chose à nous dire, à nous surtout qui avons tant besoin de Foi, de lumière, de jeunesse et d'ardeur !

« Quel drame que leur voyage! Imaginons des rois qui, tout à coup, sur la Foi d'une étoile, abandonnent leur palais, leur trône, leur pays! Quelle Foi dans ce départ et quelle jeunesse ! et quelle ardeur ! Quelle recherche de lumière ! Ils



devaient être bien libres de toute attache extérieure, de toute habitude, ces hommes qui, au premier signal, quittent le repos oriental et la tranquillité de leur demeure pour les fatigues et les dangers d'un voyage, et abordent sans hésitation tout l'inconnu qui est devant eux ! Ils ne reculent pas, ils ne disent pas « demain », ils partent aujourd'hui. L'Étoile seule disait la route. Elle était seule compagne silencieuse et mystérieuse. L'Étoile était l'image de la Lumière intérieure qui brillait et conduisait. Arrivés dans la capitale de la Judée, ils ne demandent pas si réellement le Roi des Juifs était né, mais en quel lieu Il était né. Leur confiance était absolue. Les trois grands Rois étaient assez grands pour être simples. Ils partent parce qu'ils croient. Ils parlent parce qu'ils croient. Ils trouvent parce qu'ils croient. »

ECOLE NOTRE-DAME-DU-MONT CARMEL DE PERPIGNAN



« L'âne est arrivé en retard ». Voilà le titre de la saynète jouée par nos élèves le dimanche 12 janvier, solennité de l'Epiphanie, à la Chapelle du Christ-Roi. Beaux costumes, longues tirades presque parfaitement sues, répliques non dénuées d'humour…ce spectacle, entrecoupé de chants, a ravi toute l'assistance ! Merci à nos deux institutrices et à nos élèves pour leur belle implication qui mérite toutes nos félicitations. En même temps, nous avons remis au travail nos chers enfants, leur faisant comprendre dès le 6 janvier que les vacances étaient bel et bien terminées ! Par ailleurs, tout est entre les mains de l'expert, de l'assurance et des entreprises pour réparer les dommages de notre dégât des eaux de fin septembre. Enfin, permettez-nous encore une fois de compter sur vos prières et sur vos dons !

CHRONIQUE DU PRIEURÉ

Pour la première fois, un repas de Noël est organisé au prieuré, en salle Saint-François, pour les personnes seules ou celles qui désirent s'y adjoindre. Un moment réussi et apprécié par les participants !



Au lendemain de Noël, les abbés Perret du Cray, Wagner et Berthe, les uns après les autres, s'absentent pour prendre quelques jours auprès de leurs familles.

À l'occasion de la solennité de l'Épiphanie, toutes les chapelles tirent la traditionnelle galette des Rois.

Les vendredi 17 et samedi 18 janvier la réunion du doyenné de Toulouse (prieurés de Toulouse, Caussade, Montréal et Fabrègues) rassemble les prêtres et frères de ces quatre maisons, qui visitent à cette occasion la cité fortifiée de Carcassonne.

Après un passage (trop) rapide à Perpignan, Monsieur l'abbé Berthe s'absente la semaine suivante pour prêcher une petite retraite aux élèves de 4ème et de 3ème de l'école de Fanjeaux.

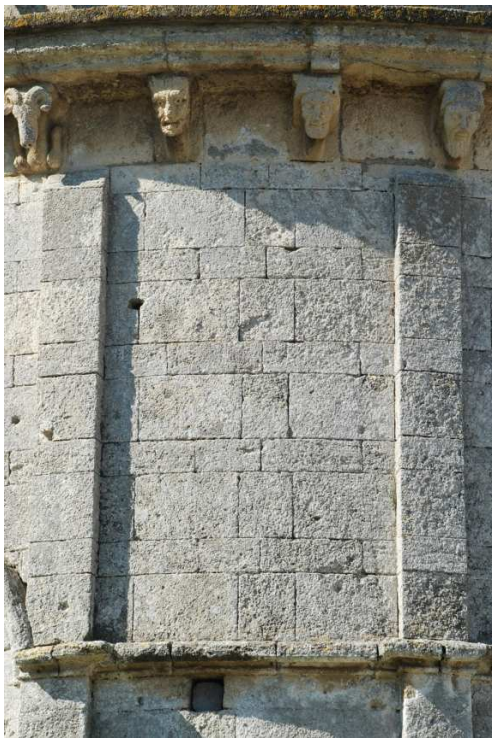
L'*Opus Monspelliensis*

Les premières mentions connues de l'évêché de Maguelone datent de 589, l'évêque d'alors, Boétius, ayant participé par légat interposé au Concile de Tolède. Sa fondation pourrait être plus ancienne, bien que nous n'en conservions aujourd'hui pas de trace. On ne pouvait alors accéder à cette petite île volcanique qu'en barque. C'est tout ce que nous savons de la période wisigothique, même si l'histoire de Maguelone fut sans aucun doute plus riche. Il semble qu'elle n'eut pas trop à souffrir de l'invasion arabe en 725, le chef *Ambisa* ayant, après la prise de Carcassonne, conquis pacifiquement le reste du territoire jusqu'à Nîmes (*Annales d'Aniane*, elles-mêmes inspirées de la *Chronique septimanienne* perdue).

C'est aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, et après un exil de trois siècles de l'évêché au nord de l'actuel Castelnau-le-Lez, que le diocèse de Maguelone bénéficia du renouveau du commerce maritime. L'évêque qu'on a appelé par la suite le grand Arnaud jeta un pont de pierres et de poutres sur l'étang pour relier l'île au continent, et construisit une nouvelle cathédrale.

Le trafic commercial et maritime permit au chapitre de chanoines d'arrondir son domaine temporel, et de pourvoir le diocèse de nombreuses églises romanes dépendant de Maguelone.

Outre la particularité des vases acoustiques insérés dans la voûte, qui font de la cathédrale Saint-Pierre de Maguelone une curiosité (seulement 190 églises en Europe sont équipées de ces vases en poterie, incorporés dans la voûte, pour donner une plus grande résonance aux prêches et aux chants – efficacité pas bien prouvée d'ailleurs), on trouve dans cette église et dans beaucoup d'églises construites par la suite, un appareil dit *opus monspelliensis*. Il nous faut ici procéder à un peu de vocabulaire.



Eglise Saint-Laurent-de-Lattes



Eglise Saint-Jean-Baptiste de Castelnau-le-Lez

Un moellon est une pierre dont le poids permet la manutention par un seul maçon.

Le mot *opus* peut être traduit par *appareil* : il s'agit de l'agencement des moellons, donc de pierres assez petites, utilisés pour monter un mur. Lorsqu'on parle de petit appareil, il s'agit d'un assemblage de moellons de la taille d'une brique. Un grand appareil est un assemblage de gros blocs de pierre soigneusement taillés. Un moyen appareil est fait avec des moellons dont les dimensions sont comprises entre 20 et 40 centimètres.

Ceci étant précisé, *l'opus monspelliensis*, caractéristique de la région de Montpellier, est un appareil dont les moellons sont taillés à des dimensions strictement identiques. Sauf que, pour créer un effet décoratif, ils sont posés tantôt à plat et tantôt de chant, ce qui donne une alternance d'assises étroites et hautes sur la partie visible. Autrement dit, on alterne une couche de pierres posées à plat, ce qui fait une rangée assez basse, et une couche de pierres posées sur le côté, la rangée est alors plus haute. Les deux photos permettent de mieux comprendre. Sur la face interne, les moellons posés à plat ressortent, ce qui permet une meilleure adhésion du parement au mortier de blocage.

On retrouve ce type d'appareil montpelliérain à Notre-Dame de Castelnau-le-Lez par exemple, à Saint-Laurent de Lattes, à Saint-Pierre de Montauberou et à Saint-Michel de Montels. Il a été également mis à l'honneur dans l'architecture civile de Montpellier ; on le retrouve de même sur la muraille de Frontignan : une belle pratique architecturale, qui met en valeur le bâtiment, gagne à être réutilisée aussi bien pour un usage sacré que profane.

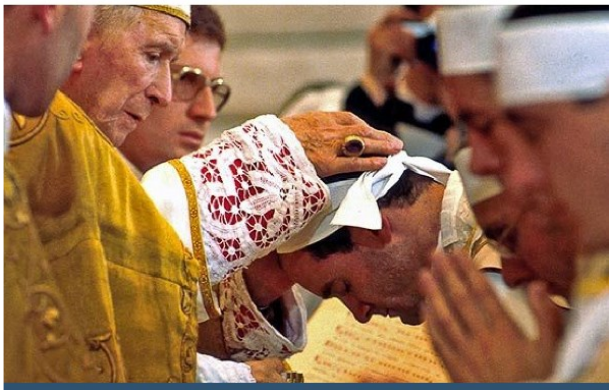
LES ANNONCES DU PRIEURÉ

VIe Université d'hiver

de la FSSPX

du 21 au 23 février 2025

Les sacres d'évêques dans la FSSPX : schisme ou nécessité ?



Domaine de la Martinerie
École Saint-Michel
36130 Montierchaume

udt-fsspx.fr
udtfsspx@gmail.com

Un peu d'humour

Une petite fille, qui sait que son père tient à ce qu'elle travaille bien à l'école, mais qui connaît aussi son fort goût pour les bonnes blagues, arrive un soir à la maison et lui dit : « Bonsoir Papa, tu connais pas la dernière ? – Non, mais raconte ! – Eh bien,…c'est moi ! »

CARNET PAROISSIAL

A reçu la sépulture ecclésiastique

En l'église Notre-Dame de Fatima à Fabrègues

Madame Danièle Viret, le vendredi 27 décembre

Prieuré Saint-François-de-Sales de la Fraternité Saint-Pie X

1, rue Neuve-des-Horts 34 690 Fabrègues

09 81 28 28 05 - 34p.fabregues@fsspx.fr

https://laportelatine.org/lieux/prieure-saint-francois-de-sales-fabregues

Autour de Montpellier	En Aveyron	À Narbonne	À Perpignan
Église Notre-Dame de Fatima 1, rue neuve-des-Horts 34 690 Fabrègues Aumônerie Saint-Pie X 45, rue de Barcelone 34 070 Montpellier Chapelle Notre-Dame de la médaille miraculeuse Rue de la chapelle 34 000 Lattes	Ancienne école de Nuces Hameau de Nuces 12 160 Moyrazès Chapelle du Sacré-Coeur Château de Cabanous 12 100 Saint-Georges-de-Luzençon	Église Notre-Dame de Grâces 12, rue de Belfort 11 100 Narbonne	Chapelle du Christ-Roi 113, avenue Maréchal Joffre 66 000 Perpignan Tél : 07 69 99 58 43
abbé Louis-Marie Berthe, Prieur louismarie.berthe@gmail.com	**abbé Pierre-Marie Wagner** abpmwagner@gmail.com	**abbé Laurent Perret du Cray** 06 40 97 21 38	**abbé Lionel Héry** 06 33 69 78 08 (urgence sacramentelle)

Cours Saint-Dominique Savio
1, rue neuve-des-Horts
34 690 Fabrègues

Contact : Sœurs dominicaines de la congrégation de Fanjeaux
04 67 02 42 97

Ecole Notre-Dame du Mont-Carmel
12, rue Ampère
66 000 Perpignan

Contact : abbé Laurent Perret du Cray
06 40 97 21 38